

CAMBIER (*Émeri-Henri-Célestin*), Préfet apostolique du Haut-Kasai (Flobecq, 2.1.1865 — Salzinnes-lez-Namur, 29.9.1943). Fils d'Henri et de Leclercq, Léopoldine-Joséphine.

Émeri était le onzième enfant et le dixième fils du brasseur flobecquois Cambier et de son épouse. Ses études primaires achevées, il entre, en 1876, en sixième latine, au Collège épiscopal d'Enghien, fait sa philosophie, en 1882, au petit séminaire de Bonne-Espérance, déterminé à renoncer à l'École militaire dont il avait rêvé, par le souvenir d'un adieu adressé à ses élèves d'Enghien par le R. P. Gueluy à la veille de son départ pour la Mongolie. Sa « philosophie » terminée, le futur missionnaire du Kasai entre à Scheut, maison-mère et noviciat de la Congrégation missionnaire bien connue, où, après quatre ans d'études théologiques et de préparation religieuse, il est ordonné prêtre le 20 novembre 1887. Le 22 août 1888, il y prononce ses vœux de religion.

Trois jours plus tard, le R. P. Cambier s'embarque à Anvers, à destination du Congo, sous la conduite précisément de ce R. P. Gueluy dont le souvenir a déterminé sa vocation et en compagnie de deux autres missionnaires, anciens élèves comme lui du Collège d'Enghien et fidèles diocésains de l'Évêque de Tournai. *L'Africa* quitte Anvers le 26 août, fait escale aux Canaries et à Sierra-Leone, touche Banana le 19 septembre et dépose les quatre missionnaires à Boma le 21. Le 1^{er} octobre, le R. P. Huberlant profite d'un voyage du *Héron* pour se rendre à Matadi et préparer le départ en caravane vers le Haut-Congo. Ses trois compagnons comptent bien l'y rejoindre au prochain voyage du petit sternwheeler du Bas-Fleuve. Mais les RR. PP. Gueluy et de Backer se voient contraints de s'aliter et c'est Cambier seul qui peut gagner Matadi le 12 octobre, par le *Prince Baudouin*, substitué au *Héron* mis à l'ancre pour un temps indéterminé. A Matadi, le R. P. Huberlant s'est aperçu que nombre de charges se sont égarées à Boma. Cambier redescend donc à Boma pour tâcher de les recouvrer. Il les retrouve heureusement et, le 27 octobre, rejoint le R. P. Huberlant pour prendre avec lui la route des caravanes, le 29, « se sentant, écrit-il, plus joyeux et léger que ne l'était César sur la route des Gaules ». Arrivés à Léopoldville le 18 novembre, les deux missionnaires s'embarquent, le 24, sur le *Ville de Bruxelles*, à destination de Berghe-Sainte-Marie où Gueluy et de Backer les rejoignent de telle sorte que la première mission scheutiste y est fondée le 10 janvier 1889.

L'endroit où s'étaient établis nos premiers Scheutistes les avait sans doute séduits par les possibilités de rayonnement qu'il leur offrait. Il était malheureusement des plus insalubres. Et l'on peut dire que la maladie du sommeil les en chassera. Mais on peut dire aussi qu'ils ne s'en éloigneront qu'après y avoir épousé toutes les possibilités d'explorations et de reconnaissances qui s'y trouvaient à leur disposition. A peine installé, le R. P. Huberlant reconnaît tout le Bas-Kasai jusqu'à Mushie et y nouait avec les chefs des relations avantageuses pour une action évangélisatrice d'avenir. A peine rejoint, en août 1889, par une seconde caravane de ses confrères en religion, conduite par le futur évêque Van Ronslé, le R. P. Gueluy s'en allait reconnaître le Haut-Fleuve et y choisissait Makanza ou Pombu, site tout proche de l'ancien Bangala de Coquilhat et de Van Kerckhoven, pour une prochaine fondation missionnaire. C'est à cette fondation qu'il attache bientôt les RR. PP. Cambier et Van Ronslé. Ceux-ci s'embarquent, le 6 décembre 1889, sur le *Léon XIII* des Spiritains conduit par le R. P. Augourd qui, précisément, au moment où une décision de la Congrégation de la Propagande lui ferait céder aux Scheutistes belges appuyés par Léopold II ses installations missionnaires sur la rive gauche du Congo, se préparait à s'établir au confluent de ce fleuve et du Ruki.

Les explorateurs se trouvèrent rendus à Makanza le 20 décembre suivant et, le 4 janvier 1890, la mission qui deviendrait le siège du Vicariat apostolique de Lisala, se trouvait installée sous le supérieurat de Cambier qui y œuvrera jusqu'au début de 1891.

En février 1891, Cambier rentre en Belgique en vue de saisir ses compatriotes de toute la gravité du mal qu'il voit sévir dans les environs de Nouvelle-Anvers comme dans les environs de Berghe-Sainte-Marie : la maladie du sommeil et de faire connaître en haut lieu certaines vexations dont la jeune mission scheutiste aurait eu à souffrir de la part de certains agents de l'É. I. C. Il fait, en effet, de nombreuses conférences sur cette plaie de la trypanosomiase qui vient s'ajouter, au Congo, à celles qu'a causées l'esclavagisme des Arabes et des Arabisés. Il est reçu par le Souverain de l'É. I. C. et en obtient toute satisfaction. Il publie un *Essai sur la Langue congolaise* et se voit promettre, avant de se rembarquer, par les amis des Missions, un bateau à vapeur, qui sera le *N. D. du Perpétuel Secours* et une scierie mécanique.

De retour dans le Bas-Fleuve en juin 1891, Cambier, y attendant son vapeur et sa scierie, est chargé par le R. P. Huberlant qu'un bref pontifical du 11 février précédent a nommé proviseur apostolique du Congo belge, de fonder, aux bords de l'Atlantique, la Mission de Moanda. Mais à peine en achève-t-il les premières constructions, encore tout occupé à en scier et ajuster les planchers, qu'il se voit désigner pour aller fonder à Luluabourg, en compagnie du R. P. De Gryse, une mission dont l'établissement avait été projeté, dès 1889, par le R. P. Huberlant qui avait en vain attendu, pendant dix huit mois, occasion et moyens de se rendre sur place. On sait que le poste officiel de Luluabourg, appelé aussi Malandi ou, plus exactement peut-être, Malandje, du nom d'un poste angolan dont certains ressortissants bimbadi avaient émigré vers le Nord-Est, avait été fondé par Wissmann, en 1884, pour compte de la *Deutsche Afrikanische Gesellschaft*, à quelque distance de la station fondée en 1882 par Pogge. Wissmann avait dû le remettre, en novembre 1886, au capitaine de Macar et au lieutenant Le Marinel, fondés de pouvoirs de l'É. I. C. [1] (*)

Ayant quitté Boma le 3 septembre 1891, Cambier reprend donc la route des caravanes et, arrivé à Léopoldville le 15, y prend place sur le *Ville de Bruxelles*, passe quelques jours à Berghe-Sainte-Marie, s'y embarque le 7 octobre sur le *Ville de Paris* qui s'engage aussitôt dans la remontée du Kasai, mais doit faire demi-tour, le lendemain, pour déposer à Berghe-Sainte-Marie le R. P. De Gryse malade. Cambier partira seul et, d'hippopotame en hippopotame, comme il l'écrit fort plaisamment, arrive à Luebo le 5 novembre, gagne Luluabourg à pied et sans bagages en compagnie du prince Henri de Croy et du comte Ernest d'Ursel, y arrive le 14 et se trouve installé, à trois heures du poste, aux bords de la Mikalayi, le 7 décembre déjà. Il y recrute assez de porteurs pour se faire amener, de Luebo, ses charges mises à terre par le *Ville de Paris*. Le R. P. de Gryse le rejoint, peu après, mais se voit bientôt contraint de s'éloigner à nouveau et de fuir vers la côte un climat qu'il ne peut supporter. Cambier, lui, saura demeurer seul, dans sa mission à peine établie et distante de six semaines de tout autre poste, jusqu'à l'arrivée, en juin 1893, de son supérieur général, l'ancien vicaire apostolique de Mongolie Van Aertselaer et du R. P. De Deken, l'explorateur-missionnaire du Turkestan chinois. Malgré son isolement, durant tant de longs mois, Cambier a réussi à faire prospérer la Mission du Kasai, singulièrement en se résolvant, malgré certaines instructions qu'il lui faut oublier, à accueillir des vieillards, des femmes, des infirmes que vient lui confier le lieutenant Doorme qui les a délivrés des chaînes de l'esclavage, mais eut soin de garder, pour les incorporer dans ses forces armées, tous les hommes valides du convoi. Aussi bien, en présence des heureux résultats de la transgression des règlements acceptée par Cambier, le R. P. Van Aertselaer, loin de la réprouver,

félicita-t-il son subordonné de ses accomplissements et se mit-il à l'aider jusqu'au retour de Boma du R. P. De Deken qu'il y avait envoyé et à l'arrivée à Luluabourg des RR. PP. de Clercq et Hoornaert et de cinq sœurs de la Charité de Gand, en janvier 1894.

Au départ du R. P. Van Aertselaer, la Mission de Luluabourg se trouvait préparée à la plus triomphale expansion, notamment dans le domaine médical. Frère d'un médecin, en effet,

(*) Les chiffres entre [] renvoient aux références col. 125.

le R. P. Cambier a de longtemps aperçu le prestige que l'exercice de la médecine conférerait aux missionnaires de l'Évangile. Il a profité de son congé de quelques mois de 1891 pour se faire initier dans la mesure du possible à l'art si humanitaire de soigner et, avec la grâce de Dieu, guérir ses semblables. A l'arrivée au Kasai du R. P. Van Aertselaer, celui-ci y trouve déjà un hôpital de fortune. Aussitôt sur place, les sœurs de la Charité de Gand seront attachées à son entretien et à son développement et en 1895 la Mission disposera d'un hôpital, de deux dispensaires et d'un lazaret. Un enseignement rudimentaire aux enfants indigènes retiendra également l'attention de l'apôtre. Les écoles rurales se multiplieront autour de la Mission de Luluabourg-Saint-Joseph. D'autre part, ne pouvant se résigner à l'essaimage réduit que constituerait l'institution de fermes-chapelles rarement visitées, le futur préfet apostolique qui a, dès la mi-juillet 1893 rêvé de fonder la mission filiale qui sera, un jour, Hemptinne-Saint-Benoit, fonde dès l'arrivée des RR. PP. de Clercq et Hoornaert, en 1894, Meroë-Salvator et Saint-Trudon. En février 1897, il instituera effectivement Hemptinne-Saint-Benoit ; en 1898, Thielen-Saint-Jacques. Aux cinq missions ainsi érigées et qui seront distraites par la Propagande, le 26 janvier 1901, du vicariat apostolique du Congo et placées sous le supérieurat du R. P. Cambier, se seront encore ajoutées celles de Benamakima et de Saint-Antoine de Lusambo, quand, le 18 mars 1904, la Propagande érigera la Mission autonome du Kasai en préfecture apostolique et en confiera la charge au fondateur de Luluabourg-Saint-Joseph, le guérisseur chrétien à qui les indigènes ont donné le surnom de langue vernaculaire : *Ganga Buka*.

Ces beaux accomplissements faillirent être compromis, en 1895, par cette révolte des soldats batetela de Luluabourg (Malandi) qu'avaient provoquée de graves maladresses du commandant du poste, où cet officier trouva la mort, certains de ses adjoints furent blessés et au cours de laquelle la défense de sa vie, de celles de ses collaborateurs et notamment de celles des cinq religieuses attachées à la Mission, obligèrent Cambier même à faire le coup de feu. On trouvera l'étude la plus approfondie et la mieux informée de ce drame quelque peu oublié dans la seconde des études du R. P. Van Zandijcke mentionnée ci après parmi les sources de cette notice [2]. Mais tout cela était certainement du passé quand, en mai 1900, le futur préfet apostolique du Haut-Kasai, dut rentrer en Belgique pour y subir une intervention chirurgicale.

De retour au Kasai dès le mois de septembre, il y reprit ses multiples activités de briquetier, d'architecte, de maçon, de menuisier, de forgeron, de tanneur, de cuisinier, de liquoriste, de médecin, d'arbitre des palabres, de chef d'un enseignement et d'apôtre du Christ, comme supérieur des cinq établissements élevés en mission autonome en 1901 d'abord, comme haut dignitaire des sept missions érigées en Préfecture apostolique en 1904 ensuite, et, enfin, comme fondateur et préfet de quelques autres missions qu'il instituera encore avant d'abandonner sa charge et ce, jusqu'en plein Katanga ou entre Kasai et Kwango.

Le 17 octobre 1909, le T. R. P. Cambier rentre pour la troisième fois au Pays, à bord de la malle congolaise qui ramène également en Belgique le leader socialiste Vandervelde, défenseur, à

Léopoldville, des missionnaires presbytériens Scheppard et Morisson contre la Compagnie du Kasai. Il profite de son congé pour suivre à Bruxelles le cours de médecine tropicale depuis peu institué et rendu accessible aux missionnaires et dont il subit l'épreuve de sortie avec grande distinction. Il adresse également au ministre Renkin un important message sur la maladie du sommeil, fait une série de conférences destinées à lui amener les fonds nécessaires à l'érection d'un hôpital enfin digne de ce nom et lance, au même effet, un appel au public qu'Émile Vandervelde fera insérer dans *Le Peuple*.

Rentré à Luluabourg en juillet 1909, Cambier s'y remet au travail, non moins actif et non moins attentif malgré la dispersion de ses activités. En 1909, il avait été nommé, pour cinq ans, membre de la Commission permanente pour la protection des Indigènes, commission dont l'institution avait été reprise par la Charte coloniale du 18 octobre 1908 d'un décret du Roi-Souverain de l'É. I. C. du 18 septembre 1896. Il assista à la première session de cette importante Commission qui se tint à Léopoldville, du 15 mai au 1^{er} juin 1911, sous la présidence du procureur général Weber. La Commission s'intéressa, cette année plus particulièrement au relèvement de la femme indigène. Vers le même temps, le jésuite Vermeersch, dans le but avéré par la suite de soustraire la femme noire à la fois à la polygamie et à certains concubinats, avait commencé à mener campagne en faveur de l'envoi de la femme blanche en Afrique, mais s'était vu opposer le caractère mortel d'un séjour africain pour de frères Européennes. Le T. R. P. Cambier épousa publiquement les vues du R. P. Vermeersch et, faisant un éclat, provoqua l'arrivée dans sa Préfecture, en qualité de fonctionnaire territorial, du plus jeune de ses frères, de sa belle-sœur et de leurs huit enfants. A vrai dire, l'aventure de ce ménage exemplaire finira en déroute, mais l'auteur de cette notice, témoin de cette déroute, est en mesure d'affirmer que le climat meurtrier dont on avait parlé, n'y fut cependant pour rien. En 1928, au cours d'une allocution faite à l'occasion de Journées coloniales, Cambier se réjouirait encore, en présence de l'accroissement du nombre des femmes coloniales, d'avoir vu clair, dès 1911, là où personne, encore, ne voyait goutte.

Le 27 août 1911, le T. R. P. Cambier procédait à la dédicace de la nouvelle église qui venait de s'élever à Luluabourg-Saint-Joseph. Le 20 novembre 1912, Luluabourg fêterait le jubilé de vingt-cinq ans de prêtrise du Préfet, entouré pour la circonstance d'une trentaine de collaborateurs européens, des enfants pensionnaires de la Mission et de représentants de toutes les chrétiennes qu'il avait établies, instruites et assainies. Mais, entre ces deux fêtes, le Préfet apostolique du Haut-Kasai apprenait un beau jour qu'à Bruxelles, Émile Vandervelde s'intéressait à lui, à de tout autres fins, dans son souci, sans doute de ne plus voir au Congo devenu Colonie belge qu'une administration sans reproche. Le leader socialiste venait d'interpeller le Ministre des Colonies sur des tolérances regrettables dont auraient bénéficié, de la part de certains fonctionnaires, des pratiques illégales de l'Apôtre flobecquois.

Aussi bien le Ministre avait-il répondu très nettement à l'interpellateur et le débat auquel avaient pris part Paul Hymans, Fulgence Masson, Victor Tibbaut et Charles Woeste, s'était achevé par un vote de confiance pure et simple de la Chambre des Représentants.

Mais, au cours de ce débat parlementaire, le nom d'un jeune magistrat colonial avait été avancé par les adversaires du missionnaire et de ses prétendus protecteurs. Il en fut de même, lors de la discussion du budget du Congo, à la Chambre, en février 1912, et, en mars suivant, au Sénat.

Et voici qu'en janvier 1913 la Ligue belge pour l'Évangélisation des Noirs du Centre africain est simultanément saisie d'une plainte de Mgr Roelens, prélat universellement respecté, vicaire apostolique de Haut-Congo, contre certains fonctionnaires qu'il accuse de sectarisme

antimissionnaire et d'une plainte du T. R. P. Cambier contre deux magistrats du Parquet de Lusambo, le jeune substitut cité au Parlement à trois reprises, par ses adversaires et son chef de Parquet le procureur d'Etat d'origine norvégienne Munch Larsen Naur. A ces deux magistrats, le procureur Munch Mauretson substitut P. M. Leclercq, le Préfet apostolique du Haut-Kasai reprochait légèreté et partialité dans la conduite d'une enquête par eux ouverte à son sujet. A propos de ces deux plaintes adressées par deux missionnaires des plus marquants à la Ligue, le représentant catholique Verhaegen interpellait le Ministre Renkin. Celui-ci, qui était en possession depuis novembre 1912 de la plainte de Cambier, des explications de Munch Larsen Naur et d'un premier rapport du Procureur général du ressort, ne dissimula point que la plainte du prélat était de nature à émouvoir, mais ajouta qu'il n'oserait, sans plus ample informé, mettre en cause la conduite de ses deux magistrats. Mais le Vatican même s'intéressait au cas. Un complément d'enquête, certainement nécessaire, devenait en outre urgent. Un magistrat hutois, le procureur général suppléant Duchesne, fut donc envoyé en mission d'inspection au Kasai. Il tira tout au clair et quand il rendit compte au Ministre des devoirs qu'il avait accomplis au Kasai, le drame s'était achevé par la condamnation du chef d'imputations calomnieuses d'une jeune fille muluba, le déplacement du jeune magistrat qui avait réservé à ces imputations un accueil imprudemment encourageant et la disparition par mort avenue entre-temps du chef scandinave de Parquet qui eut dû modérer les intempestives agitations de son subordonné.

Quant au Préfet apostolique innocenté, blessé accidentellement en 1910 par déclic imprévu d'un piège armé et n'arrivant pas à faire disparaître les suites fâcheuses de cet accident, il résolut de rentrer définitivement au Pays et donna vers le milieu de 1913 sa démission à la Congrégation romaine de la Propagande. Celle-ci le garderait toute une année à Rome en qualité de consultant.

Rentré en Belgique en 1914, il remplace à Roselies un curé fusillé par les envahisseurs allemands du Pays. Mais il se fait lui-même arrêter peu après, à raison d'un sermon sans doute relevé de l'humour bien connu de l'ancien missionnaire, passe en justice à Mons, et, après un an de cellule subi à la Caserne Trazegnies à Charleroi, se voit déporté successivement à Anrath, à Holzminden, enfin, à Beuron.

Ayant obtenu de Rome l'autorisation de résider hors maison schoutiste tout en continuant d'appartenir à la Congrégation, il s'installe, à sa rentrée en Belgique en 1918, à Châtelineau chez un de ses frères. Bientôt, nous le trouvons à Mellet où il fait office de pasteur. Il y entre en relation avec la famille Dumont de Chassart et lui confie le secret de la Flobecquoise, cet elixir stomachique qu'il avait autrefois distillé au Kasai, par la plus explicable de toutes les tolérances dont, ici, on s'était ému en 1911. De Mellet, il passera à Marche-les-Dames, en hôte des Dumont de Chassart, mais pour ne s'établir, bien définitivement, cette fois, en hôte des Moretus, qu'à la Croix-Monet, lieudit relevant d'Aische-en-Refail. A la Croix-Monet, il vivra, en ermite de 1925 jusqu'en 1943.

Retiré, mais ni cloîtré, ni non plus inactif. Il y reçoit, indépendamment de nombreux coloniaux dont il a conservé l'estime et l'amitié, le roi Léopold III et l'évêque de Namur Heylen ; vice-président des Vétérans coloniaux et du Cercle colonial namurois, il lui arrive, en ces qualités, de parler en public ou de prendre part à des manifestations patriotiques diverses. C'est ainsi qu'il prend la parole, en 1928, à l'inauguration du Monument aux pionniers du Congo érigé à Bruxelles au Parc du Cinquantenaire et qu'il est choisi pour offrir une gerbe de fleur, à Namur, en 1930, à la future reine Astrid et au roi Léopold III lors de l'inauguration du monument élevé au centre de sa Place d'Armes, par la cité namuroise, au roi Léopold II et dû au

sculpteur V. Demanet.

Ses amis coloniaux n'oublient jamais de fêter les dates jubilaires du prêtre flobecquois. Ils célèbrent, le 21 novembre 1927, son jubilé de cinquante ans de prêtrise, et, le 10 juillet 1938, le cinquantenaire de son premier départ pour le Centre africain.

Le 20 août 1943, le gardien vénéré du petit sanctuaire de la Croix-Monet se voyait obligé de recourir, pour la huitième fois de sa vie, au bistouri des chirurgiens et se faisait transporter à la clinique Sainte-Élisabeth de Salzinnes-lez-Namur. C'est là qu'il s'éteignit, le 29 septembre suivant, reconforté par la visite de Mgr Charue, évêque de Namur.

Il était, à sa mort, commandeur de l'Ordre de Léopold II, commandeur de l'Ordre royal du Lion, officier de l'Ordre de la Couronne avec liseré d'or (pour faits de guerre) et porteur de la Médaille des prisonniers politiques 1914-1918.

Le pionnier-missionnaire avait beaucoup écrit, mais la plupart de ses notes ont été confiées à des revues périodiques, comme le *Mouvement des Missions catholiques au Congo*, les *Missions de Scheut*, etc. Son *Petit vocabulaire des Idiomes du Haut-Fleuve*, sous-titré : *Essai sur la langue congolaise*, avait cependant été publié en volume par Polleunis et Ceuterick, éditeurs bruxellois, en 1891, et une étude sur *Le Rôle des Missions* a paru dans l'ouvrage de L. Lejeune : *Le Vieux Congo*, Bruxelles, Expansion belge, 1930.

La ville natale du grand missionnaire a donné son nom, en novembre 1956, à une de ses rues proche de la maison paternelle du héros.

9 juin 1956.
J.-M. Jadot.

1. A. Van Zandjicke, *Note historique sur les origines historiques de Luluabourg (Malandsi), Zaire*, Brux., mars 1952, 227-249. — 2. A. Van Zandjicke, *Les Révoltes de Luluabourg* (4 juillet 1895), (Zaire, Brux., novembre 1950, 227-249 ; décembre 1950, 1063-1082). — 3. Mariaule, A., *Nanga-Bouka, le Père Cambier*, 1865-1943, Namur, Grands Lacs, s. d. — 4. Mouw, géogr., Brux., 1893, 38 ; 1904, 262. — 5. *Missions en Chine et au Congo*, Brux., 1891, 543 ; 1892, 126 ; 1894, 446, 555 ; 6. — *La Trib. cong.*, 4 février 1911, 2 ; 18 février 1911, 2 ; 30 novembre 1937, 1 ; 15 octobre 1938, 1. — 7. *Rev. col. belge*, 15 avril 1948, 238.